

Ce livre est composé avec  
le caractère typographique  
**LUCIOLE** conçu spécifi-  
quement pour les personnes  
malvoyantes par le Centre  
Technique Régional pour la  
Déficience visuelle et le studio  
typographies.fr

**AIMER**

De la même autrice chez Voir de Près,  
éditions en grands caractères :

*Saturne*

SARAH CHICHE

# AIMER

*Roman*



VOIR DE PRÈS

© 2025, Sarah Chiche  
& Éditions Julliard.  
© 2026, Voir de Près  
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-844-0

VOIR DE PRÈS  
6, avenue Eiffel  
78424 Carrières-sur-Seine cedex  
[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

I

# 1

Comme Alexis, Margaux avait neuf ans. Ils étaient dans la même classe, mais ne s'étaient jamais adressé la parole. D'ailleurs, personne ne parlait à Margaux, sauf l'institutrice de cette école où elle était arrivée trois jours après la rentrée scolaire. Margaux ne cherchait pas davantage la compagnie des autres. Pendant les récréations, elle s'aventurait parfois à jouer aux billes ou à l'élastique si, sur l'insistance d'un surveillant, un enfant venait la chercher. Mais, le plus souvent, on la retrouvait vissée sur un banc, toujours le même, sous le préau. Elle parlait bas, et peu, utilisant des mots compliqués, adoptant le ton d'une fausse adulte, avec des intonations pointues qui n'étaient pas d'ici, des

inflexions dont les autres se moquaient. Son visage, rond et pâle, rappelait celui des poupées de papier à découper dans les journaux pour enfants, ses yeux n'étaient ni tout à fait verts ni complètement bleus, perpétuellement voilés de fatigue. C'était une petite fille négligée, aux cheveux châtais, les mains toujours tachées d'encre. Elle avait régulièrement mal au ventre. Elle tombait souvent, par maladresse. Certains jours, elle ne venait pas en classe. Pourtant, lorsqu'elle était présente, elle exécutait les tâches demandées avec une précision mécanique, une docilité troublante et une orthographe irréprochable. Mais, face à cette enfant instable, l'institutrice en vint à conclure qu'on n'en tirerait rien de plus. Après la classe, Margaux rentrait directement chez elle, seule. Les week-ends, on pouvait l'apercevoir, postée derrière la fenêtre embuée du chalet de

la route de Collex, où elle vivait avec sa mère et l'amant de celle-ci, nez et petites mains collés au carreau. Elle pouvait rester ainsi des heures, à regarder le monde sans y participer.

## 2

Dès qu'il était sorti du ventre de sa mère tel un coucou de sa pendule, Alexis Keller avait été privé de tout ce qui donne le sentiment d'avoir à livrer bataille contre l'adversité. Son histoire semblait destinée à se déployer un jour dans les colonnes des revues académiques dans lesquelles publiait son père, ou les bilans positifs de la pharmacie de sa mère. C'était bien là tout le mal que les amis de ses parents avaient souhaité à ce bébé placide qui ne pleurait jamais. Les Keller, expatriés français, qui s'étaient rencontrés à la fac de biologie, avaient emménagé en Suisse au début de l'année 1970, se taillant une réputation d'excellence qui les plaçait haut dans l'estime de tous ceux dont l'opinion comptait à Bellevue. Ils vivaient pourtant modeste-

ment, pour les standards des environs : leur chalet, leurs vêtements et leur voiture étaient ce qu'à leurs yeux ils devaient être, purement fonctionnels.

Henri Keller, plongé dans la création de substances qui pourraient un jour devenir des médicaments, travaillait pour un géant de l'industrie pharmaceutique. Il avait contribué au développement d'un anti-inflammatoire non stéroïdien utilisé pour traiter la douleur et l'arthrite, appelé à devenir l'un des plus prescrits au monde – un succès dont il ne se vantait jamais. Ses parents, professeurs dans un collège de Strasbourg, elle en sciences naturelles, lui en mathématiques, avaient tout mis en œuvre pour que leur cadet étudie à Paris. Ils avaient organisé son hébergement chez une cousine dans le quinzième arrondissement, à Cambronne, refusant que leur fils, faute d'argent, soit privé du destin

qui semblait l'attendre. Sa ténacité et la nécessité d'être à la hauteur du sacrifice parental firent le reste, à une époque où le mérite pouvait être plus facilement récompensé qu'aujourd'hui. Lorsque ce grand laboratoire suisse lui avait proposé un poste, avec logement à Bellevue pris en charge par le groupe, Henri n'en était pas revenu. Quatorze ans plus tard, il n'en revenait toujours pas. Si vous aviez croisé dans la rue cet homme brun et osseux, aux sourcils broussailleux, vous auriez eu l'impression d'avoir affaire à un de ces employés de bureau dont le patron ne se souvient jamais du nom.

Sa femme, Élise, pharmacienne, gérait une officine discrète mais florissante, à Genève, rue de Cornavin, où elle distribuait les inventions de son mari, des confrères de ce dernier et de leurs rivaux, avec une efficacité et un charme tels qu'à son contact, même les hypocondriaques

les plus résistants ne pouvaient s'empêcher de se sentir un peu mieux. Élise dissimulait son ambition sous un masque de professionnalisme impeccable et de poudre matifiante, et la beauté de ses yeux verts derrière le métal argenté de ses lunettes. Un observateur attentif aurait peut-être remarqué la façon dont elle détournait imperceptiblement le regard quand une petite fille entrait dans la pharmacie, ou cette habitude qu'elle avait de ranger obsessionnellement les médicaments pour troubles cardiaques, comme si l'ordre parfait des boîtes pouvait conjurer quelque désordre plus profond. Mais ces détails échappaient à la plupart des clients, tout comme ils échapperaient à Alexis un demi-siècle durant.

Cette distance qui permettait à Élise de tenir sa pharmacie comme on dirige un petit royaume, s'étendait aussi à sa

vie privée, créant autour de la chambre conjugale une zone de silence que nul n'aurait osé questionner. Les marques d'affection entre elle et Henri étaient discrètes, parfaitement mesurées. On aurait pu les confondre avec la simple courtoisie régnant entre deux figurines Playmobil que l'on couche, côté à côté, dans leur lit de plastique, après une journée passée à les faire jouer aux cowboys et aux Indiens. Aussi, à neuf ans, Alexis n'avait-il pas la moindre idée de ce qui, dans l'alcôve, pouvait réunir des adultes – et cela resta de longues années ainsi. Ses parents le choyaient. Son père participait volontiers à la construction de châteaux forts en Lego, prêtait main-forte dans les luttes pour la survie de tout un tas de lions, de tigres et d'éléphants (Henri Keller imitait bien le barissement de l'éléphant).

Longtemps, sa mère avait pris Alexis

sur les genoux pour lui lire des histoires de *Oui-Oui* et du *Club des cinq*, jusqu'au jour où elle lui avait simplement dit : « Maintenant tu es trop grand pour ça. » Alexis s'était alors enfermé dans la salle de bains pour s'observer dans le miroir, de face, de trois-quarts, de profil, de loin, de près, cherchant à comprendre ce que signifiait « être grand ». Il avait ôté son pull. Il s'était trouvé tout fluet, maigrichon, mais avec un visage plutôt joli dans sa pâleur presque translucide, encadré de boucles noires, épaisses, qui magnifiaient l'intensité de ses yeux sombres. Il n'était pas pressé de quitter la douceur de l'enfance. Mais il se mit à lire, seul, en quête d'indices sur ce que grandir pourrait impliquer.

Si l'on regardait la bibliothèque d'Alexis, soigneusement rangée sur l'étagère blanche en contreplaqué de sa chambre, on devinait quelques contours